

29/09 - 3/10 2004 Viana do Castelo Portugal

LA VOCATION ARTISTIQUE DU MEDECIN POUR LE ROMAN POLICIER

Lorsque j'ai rencontré pour la première fois le lecteur de la maison d'édition qui s'occupait de mon roman policier, je lui ai demandé s'il exerçait une autre profession que celle de lecteur, car je ne pouvais pas m'imaginer que cette occupation dans une petite maison d'édition suisse lui permette de vivre. « Je suis philologue classique, spécialisé en tragédie grecque », m'a répondu Virgilio Masciadri. Je ne m'attendais pas à cela et j'ai dû avoir l'air interloqué. « Les drames grecs sont tous des *romans policiers* », a-t-il sèchement rétorqué. « Prenez par exemple le roi Œdipe, auquel vous autres psychanalystes accordez tant d'importance. »

Mon lecteur avait raison. En plus de l'énigme de ses origines, Œdipe doit résoudre celle que le Sphinx lui a posée. L'Américain Ronald Tobias maintient dans son grand succès « 20 Master Plots » que l'énigme constitue la structure fondamentale du *roman policier*.

Ceci fournit une première réponse à la question de savoir ce qui fascine les lecteurs et les lectrices dans un *roman policier* : jeunes ou moins jeunes, nous aimons tous résoudre des énigmes, parce qu'elles représentent un défi et qu'elles nous divertissent. L'énigme est un jeu divinatoire à tournant inattendu. Sa clé ne doit pas être trop simple, ce serait ennuyeux, ni trop compliquée, car il faut que le lecteur ait une chance honnête d'aboutir. Parfois, la solution se trouve littéralement à portée de main, et elle stupéfie pour cette raison même.

Et pour la même raison, le *roman policier* ne se prête pas à des expériences osées sur la forme du récit, parce que plusieurs niveaux narratifs décalés composeraient des facteurs supplémentaires qui déconcertent le lecteur. J'ai longtemps cru que le *roman policier* devait son succès incontesté surtout au fait qu'il représente une forteresse imprenable de la narration traditionnelle. En ces temps où nous nous sentons souvent déboussolés, nous souhaitons nous accrocher à quelque chose de familier, et qu'est-ce qui l'est plus que le récit sur le mode narratif du « Il était une fois » ?

Pour moi, cette connaissance de la position du *roman policier* fut une déception amère, puisque que c'était le *nouveau roman* de Nathalie Sarraute, de Michel Butor et d'autres m'avait inspiré à écrire un roman, sans toutefois que cela ne

freine mon enthousiasme pour des auteurs comme Fontane, Lampedusa ou Dürrenmatt. Étais-je parvenu au bout conservateur de l'échelle narrative ? C'est alors que le chef de file du *nouveau roman* Alain Robbe-Grillet vint à mon secours. Non seulement s'est-il offert, ainsi qu'au monde littéraire, pour son quatre-vingtième anniversaire, il y a deux ans, un véritable *roman policier* avec *La Reprise*. Mais de plus, il considère dans ses écrits théoriques le *roman policier* comme un excellent exemple de la narration moderne : s'étant débarrassé du poids sociologique et psychologique des classiques, le *roman policier* ne traite que ce qui est réel. L'inspecteur s'intéresse à la position exacte d'un meuble en relation avec le crime à résoudre et non à autre chose. Si le *roman policier* appartient au domaine de la phénoménologie, alors en tant qu'auteur j'adhère pleinement à cette théorie, puisque étant psychanalyste je défends un point de vue semblable.

Dans son « Apostille au Nom de la Rose », Umberto Eco s'exprime de même sur la question de savoir pourquoi nous lisons des *romans policiers*. Il l'explique par le fait qu'il s'agit d'histoires qui nous entraînent à faire des suppositions, à « oser émettre des hypothèses face à un état de fait apparemment inexplicable, à des énoncés obscurs des faits ou à des résultats mystérieux – comme dans le cas d'un diagnostic médical ou d'une question métaphysique. »

Ainsi, Eco indique les similitudes entre nos professions médicales et les activités d'un détective. Ceci ne nous étonne pas, car durant les recherches des causes latentes d'une maladie, qui d'entre nous n'a pas eu l'impression d'être Sherlock Holmes ? Comme vous le savez, son créateur Arthur Conan Doyle était notre collègue. Il est né en 1859 à Edinburgh, où il a étudié la médecine. Il a parcouru en tant que médecin de bord les mers de l'Arctique et d'Afrique, puis ouvert au sud de l'Angleterre un cabinet, qui n'eut pas de succès. Par la suite, il se rendit à Vienne, où il s'intéressa aux méthodes modernes de la chirurgie de l'œil. Puis il ouvrit dans l'élégante Upper Wimpole Street de Londres un cabinet d'ophtalmologie, où apparemment aucun patient ne se montra. Heureusement, dirions-nous aujourd'hui, car sinon comment aurait-il eu l'occasion d'inventer Sherlock Holmes, ce détective inoubliable et ses nombreuses aventures. Joseph Bell, co-fondateur de la médecine légale, et professeur de chirurgie de Arthur Conan Doyle, aurait servi de modèle pour l'observateur perspicace et le penseur clairvoyant qu'est Sherlock Holmes. Des années plus tard, Joseph Bell écrivit à Doyle : « Vous-même êtes Sherlock Holmes, et vous le savez pertinemment ! »

Une des questions qui m'est souvent posée par des amis et collègues sensibles est la suivante : pourquoi le *roman policier* doit-il toujours relater un meurtre ? Ceci n'est d'ailleurs pas toujours le cas, il peut parfois s'agir « simplement » d'escroqueries ou de questions d'honneur, comme de la disparition d'une lettre compromettante. Ceci est le sujet d'un des premiers récits policiers de Edgar Allan Poe, qui à travers le Chevalier Dupin a inventé le personnage du détective, avant même que la police criminelle londonienne ne crée en 1856 le terme professionnel et le substantif « détective », dérivé du verbe *to detect*.

Aux sceptiques à l'âme tendre face au *roman policier*, je réponds par une autre question : pourquoi Shakespeare ne donna-t-il pas à son drame « Roméo et Juliette » une fin heureuse, pourquoi les deux familles ennemies de Vérone ne purent-elles se **réconciliées (ou réconcilier?)** que sur la tombe de leurs enfants, et non au cours d'une magnifique fête de mariage ? A part le fait que l'histoire d'amour la plus célèbre débute déjà par une dispute suivie d'un duel mortel. Shakespeare n'a pas inventé ce sujet : il se rapporte à un incident historique ayant pris place à Vérone, au 13^{ème} siècle, et qui fut repris deux siècles plus tard par Luigi da Porto en tant que *Istoria novellamente ritrovata da due nobili amanti*. Je vous raconte ceci pour la raison suivante : le dramaturge élisabéthain n'avait d'abord pas choisi d'adapter ce récit tragique, mais une joyeuse histoire d'amour et de méprise parmi les nouvelles italiennes, intitulée « Les deux Gentilshommes de Vérone ». Cette pièce légère n'eut pas de succès, le public s'ennuyait. C'est alors que Shakespeare se vengea à travers un drame qui s'acheva en catastrophe.

Si vous permettez que la relation soit faite entre un petit médecin écrivain et un grand poète : c'est cette histoire qui me vint à l'esprit, lorsque que je ne trouvais pas de maison d'édition pour mon premier roman, qui se passait de tout crime. La lectrice d'une maison d'édition renommée me dit sotto voce : « Vous savez, si vous aviez présenté ce contenu sous forme de *roman policier*, nous l'aurions accepté sans aucun problème. » Il ne fut pas nécessaire de me le dire deux fois ! C'est avec rancune que je me suis mis à la rédaction de mon policier situé dans la petite ville fictive de Zähringen, auquel trois maisons d'édition s'intéressèrent par la suite. Le crime semble donc d'une nature toute particulière. Je pense que ceci se rapporte au fait qu'un sujet tragique place la souffrance au premier plan de l'existence humaine. Le fait le confirme, que la littérature consiste de bien plus de tragédies que de comédies. Apparemment, nous préférons les sujets dramatiques aux jeux amusants !

Le plus célèbre des auteurs de *romans policiers*, Georges Simenon, aurait voulu devenir médecin, comme son Commissaire Maigret. Mais suite à l'angine de poitrine de son père, il dut tôt gagner sa vie comme apprenti pâtissier et journaliste.

« J'écris des romans policiers », dit-il, « parce que je suis à la recherche de la vérité. ».

Dr. méd. Hansruedi Gehring, Berne

Traduction: Mme.Taha Zaman, licenciée ès lettres, Berne